



SOUS LE SIGNE **DU LION**

Alors que la Révolution et l'Empire ont porté aux nues l'Antiquité, la Restauration redécouvre le Moyen Âge. L'archéologue Alexandre du Sommerard (1779-1842) se passionne pour les arts de cette époque longtemps considérée comme obscure. À sa mort, l'État rachète ses œuvres, lesquelles constituent le fonds du musée de Cluny. Parmi les quelque 1 500 pièces rassemblées par le collectionneur, une étonnante paire de têtes de lion. Quelle histoire racontent-elles ?

Les deux têtes de lion ne font pas partie du parcours des collections permanentes du musée de Cluny. Datées d'environ 500 de notre ère, elles comptent pourtant parmi ses œuvres emblématiques. En témoignent les expositions prestigieuses où elles ont été récemment montrées – « Les temps mérovingiens. Trois siècles d'art et de culture », en 2016, à Paris, et, huit ans plus tôt, « Rome et les barbares », à Venise. Alexandre du Sommerard est le premier acquéreur connu de ces deux pièces. Un inventaire dressé en 1843 indique qu'elles auraient été « *trouvées enfouies* » avec une figurine d'ivoire représentant Ariane, « *dans un tombeau des bords du Rhin* ». Hormis leurs dimensions qui varient de quelques millimètres, les deux têtes sont identiques. Coupées au niveau du cou, elles tiennent dans un cube de douze centimètres de côté. Leur base est marquée par une rainure destinée à les fixer sur un support.

Des sculptures fines et précieuses

Le sculpteur, un inconnu actif à Rome ou à Constantinople, s'est attaché à représenter avec réalisme le profil et la face de l'animal – ce qu'illustrent les détails du museau. Il a pris soin d'évider les deux têtes taillées dans du cristal de roche – ce qui témoigne de son habileté. Celles-ci ont également été percées au niveau des commissures des lèvres, afin d'y passer un anneau. En revanche, le verrier a figuré la crinière de manière plus stylisée, usant d'incisions parallèles tantôt curvilignes tantôt rectilignes. Pendant des siècles, le cristal

de roche, en fait du quartz incolore, a été un matériau rare et recherché pour sa transparence et sa pureté. Il était le plus souvent utilisé pour réaliser des coupes et des aiguères, chefs-d'œuvre des arts décoratifs destinés aux empereurs, rois et princes. Ce n'est qu'à partir du XVIII^e siècle que les progrès techniques permirent de fabriquer du verre transparent, débarrassé de toute impureté.

Le grand érudit qu'était Sommerard eut l'idée de mettre en relation ces pièces uniques que sont les deux têtes de lion avec des diptyques consulaires de l'Antiquité tardive. Composé de deux tablettes reliées par une charnière, ce type d'objet célèbre un empereur romain ou un haut fonctionnaire de l'Empire occupant la charge prestigieuse (et alors honorifique) de consul. Ornés d'un riche décor sculpté en relief, les diptyques les plus précieux sont en ivoire. Sur certaines tablettes datant du début du VI^e siècle, le consul est représenté assis sur un trône. Il est alors fréquent qu'une tête de lion tenant un anneau dans sa gueule enjolive la partie supérieure des pieds avant du siège. Sans doute ce constat explique-t-il que l'auteur de la notice de 1843 ait pensé que les têtes de lion ont pu servir d'ornement à « *un siège en riche matière* ». Et ce n'est pas un hasard si, dans son *Hommage à Clovis II*, peint en 1883 et aujourd'hui conservé au musée des Beaux-Arts de Rouen, Albert Maignan a surmonté le dossier du trône du jeune roi mérovingien de têtes de lion qui ressemblent fort à celles du musée de Cluny. ■

GUILLAUME PICON



Têtes de lions, Rome ou Constantinople, vers 500, quartz, 12 x 12,5 x 10 cm et 9 x 8,3 x 9,8 cm. Musée de Cluny, Paris.